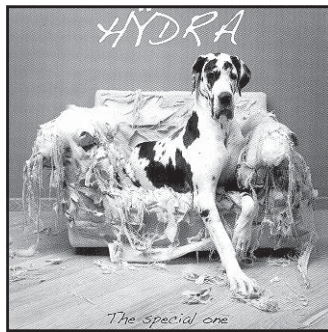


IF
MORPHO NESTIRA
Italie - 2008

If est à la fois une formation expérimentée et un quasi nouveau venu sur la scène musicale. Ce n'est qu'en 2005 que la formation transalpine a publié son premier opus, *In the cave*, suivi, en 2006, de *The stairway*, avant de faire paraître, en 2008, son troisième opus, *Morpho Nestira* dont il va être question dans ces lignes. Pourtant le groupe existe depuis 1993, ayant eu une première période d'activité de 1993 à 2000, avant de s'effacer durant quatre ans pour mieux resurgir en 2004. Depuis, le groupe a passé la vitesse supérieure pour concrétiser sur CD son travail. *Morpho Nestira* est donc le troisième album du groupe et c'est un concept album qui traite du matérialisme et qui le maltraite par une dénonciation féroce de cette machine infernale qu'est devenu le monde moderne dans lequel tout est objet de consommation et dans lequel chaque individu se résume à un producteur/consommateur. S'appuyant sur l'obsession de posséder de chacun, cette Machine infernale crée toujours plus de nouveaux besoins pour mieux maintenir sous sa coupe et contrôler la conscience des individus qui, dans cette course effrénée vers toujours plus de biens matériels, y perdent leur liberté et leur âme. L'idée d'If est que le bien le plus précieux que l'on possède est le temps, qu'aucune fortune ne permet d'acheter, et qu'il ne faut surtout pas perdre ce bien précieux à vouloir accumuler tous ces biens matériels qui nous laissent vides de l'essentiel. Avec pareil concept, il n'est pas très étonnant que la musique rappelle celle du Pink Floyd, avec toute une série de bruitages et de textes parlés si caractéristiques, les vocalises féminines, le saxophone typique et même un titre comme *Naked* qui semble tout droit sorti de *The Wall* et sur lequel Roger Waters semble s'être invité. Cela dit, dans cette architecture d'ensemble très floydienne, If introduit d'autres éléments qui apportent de la diversité à son propos : des inflexions jazzy, des poussées électriques rageuses façon The Who, un enthousiasme mélodique à la Saga, surtout lorsque la voix de Paolo De Santis se rapproche de celle de Michael Sadler. Si cela se fait parfois au détriment de la cohérence musicale, il n'empêche que cela illustre le concept qui tient quand même bien la route avec une partie finale du disque de belle facture et un titre épilogue, *Oceans of time*, qui illustre à merveille la libération que permet le refus de cette course matérialiste insensée. Beau projet, joliment réalisé.

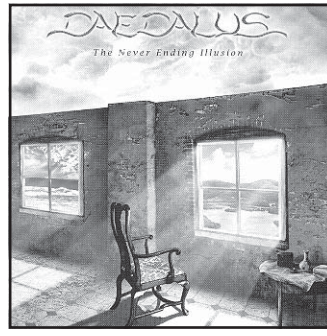
Philippe Gnana



HÛDRA
THE SPECIAL ONE
Musea parallèle

En 2005, ce fameux inconnu, titre du premier album avait installé Hydra sur le perchoir fragile d'un rock-pop progressif inspiré aussi bien par le Floyd mélodieux que le hard fm des plus classiques. Cette fois encore, Hydra nous balance un son des plus propres et clairs, à faire pâlir de jalousie ses petits congénères. Là encore, je songe au Eloy des eighties, plus goûté en musclant son progressif planant comme le fait Hydra en 2008. Les guitares sont là, suspendues, d'une pureté de ligne très alléchante. Le chant est parfait pour ce style de rock, un tiers progressif, un tiers chansons rock, un tiers hard fm. *The special One* est ce type d'album qu'on s'envoie en voiture dès qu'on prend la route pour un petit bout, les mélodies sont taillées pour le macadam et il faut savoir que le groupe est français (si, si, c'est un compliment). Au fait, en parlant de groupe, Hydra est un simple duo (dur à imaginer à l'écoute !), Pascal Lemoine (guitares et programmations) et Sébastien Denarie (chant) se débrouillent pour nous donner la sensation d'un quintet et ça, c'est fort ! Des riffs bien salés sur un vrai travail de composition, un son sensationnel, rien à redire, ce disque est une bulle d'air frais et un accompagnateur des plus corrects pour passer un bon moment sans se prendre la tête. Entre rock tout court et classic-rock propre sur lui, Hydra fait fort avec son second album. Musea parallèle, tiens au fait ! Pourquoi ? Pas assez prog, certes, mais le label peut tromper sur la marchandise après un Sebka-Chott tiens...

Bruno Versmisse



DAEDALUS
THE NEVER ENDING ILLUSION
Progrock records - Italie - 57 min 22

En prog-metal comme en sismo-graphie il y a plusieurs degrés sur l'échelle de Richter (pas le pianiste, l'autre). À un bout de l'échelle vous avez les plus extrêmes et les plus barrés (voire les deux !) ; citons, par exemple, Zero Hour ou Pain of Salvation. De l'autre les plus mélodiques, lorgnant même parfois vers le Hard Fm ; citons pêle-mêle Everon, Saga ou les albums de Genius. Les Italiens de Daedalus, dont il s'agit apparemment du second album, se situe plutôt du côté soft de l'échelle. Ne vous attendez donc pas à voir trembler vos enceintes et les meubles de votre salon à l'écoute de cet album intitulé *The never ending illusion*. Je n'ai pas eu l'occasion d'écouter leur première réalisation mais ce nouvel album est en tout cas une belle réussite qui renvoie l'image d'un groupe qui maîtrise parfaitement son sujet en proposant une fort belle musique, puissante, aérienne, jamais prise de tête et toujours très mélodique. Et si les Italiens s'y entendent généralement en matière de prog-metal, ils ont en revanche souvent du mal à faire preuve d'une réelle originalité, copiant trop souvent Dream Theater et consorts. Il serait faux de dire qu'il n'y a pas ici de trace du gang new-yorkais mais dans l'ensemble les influences sont bien digérées et Daedalus dégage ce petit je ne sais quoi qui lui apporte sa pointe de personnalité. D'entrée, en dehors d'un son propre et clair, on remarque les qualités vocales de Davide Merletto, le nouveau chanteur ; un point oh ! combien important, on ne le répétera jamais assez. Les zicos ne sont pas en reste (formation classique avec claviers et une guitare) notamment Andrea Torretta qui distille quelques solos de guitares plutôt bien torchés. Les claviers ne sont jamais en reste non plus, s'affirmant dès l'intro avec une majorité de sons modernes même si une pointe d'Hammond vintage se glisse ici et là. La section rythmique est efficace sans être envahissante. Bref, du bon prog metal qui se

confirme dans les dix titres de ce disque presque sans fausses notes. Après l'intro de rigueur, *Perfect smile* et *Life*, deux titres autour des six minutes s'enchaînent donnant l'impression de former un concept tant leurs thèmes sont proches. Le premier est drivé par un riff bien dru, les claviers se contentant de donner une touche décorative ; voix au diapason, break de rigueur, c'est connu mais efficace en diable. Le second très mélodique avec son mix guitare/clavier et ses vocaux très présents lorgne indéniablement du côté des Allemands de Everon. Il se termine par un long et fort beau solo de guitare. Le groupe joue avec nos sens, les retournant comme une crêpe en passant d'un titre bien metal comme *Hopeless* à un petit bijou de délicatesse *Cold embrace*. Un morceau calme avec une intro qui rappelle les travaux d'un certain Roger Waters et un climat plutôt triste installé par une trompette ou un trombone au son très mélancolique, avant d'évoluer vers un duo piano voix et de se terminer sur de splendides vocalises féminines. Daedalus, père d'Icare dans la mythologie Grecque, n'a pas peur de se brûler les ailes en se frottant aux longues pièces à tiroir comme *The never ending illusion* ; efficace, ce morceau évite le piège du labyrinthe trop complexe (pourtant il s'y connaît en labyrinthe le père Daedalus lui qui en construisit un pour le roi Minos dans le but d'y emprisonner le Minotaure !) Mais par trop classique, et je lui préférerais nettement *A journey to myself*, du prog metal racé avec un riff bien metal et un faux air à la *Market square hero* de qui vous savez. Rien à jeter ou presque je vous le disais, à l'exception peut-être du dernier titre ; une chanson bien trop mièvre, chantée en italien. Sorry mais je trouve cette langue totalement inadapté au rock et dès qu'on l'emploie dans ce contexte, surtout sur les ballades, cela sonne variétoche. Allez, c'est vraiment pour faire la fine bouche car pour le reste je vous recommande chaudement cet album si vous cherchez un disque à mi chemin en progressif et metal et qui ne soit pas trop prise de tête ni trop agressif. À noter enfin une jolie pochette inspirée de... Marillion ; et pour cause puisqu'elle est l'œuvre d'un certain Mark Wilkinson ; et une production assurée par l'ex-Helloween Roland Grapow dont les influences heavy n'auront donc pas déteint outre mesure sur la musique de Daedalus.

Didier Descamps